

## Kenzaburô Ôé

### **Dites-nous comment survivre à notre folie**

Ce livre comporte 4 nouvelles :

- Gibier d'élevage (1958)
- Dites-nous comment survivre à notre folie (1969)
- Agwu le monstre des nuages (1964)
- Un jour où Il daignera Lui-même essayer mes larmes (1972)

Voir à part :

- ⇒ Le discours du prix Nobel « [Moi, d'un Japon ambigu](#) » (1994)
- ⇒ Le conflit par journal interposé de deux prix Nobel, Claude Simon et Kenzaburô Ôé, sous forme de [deux lettres publiées](#) (1995)
- ⇒ [112 questions](#) à Kenzaburô Ôé : pour percevoir l'homme, écrivain, avec des questions de toutes sortes posées par un Japonais et des réponses brèves
- ⇒ [Comment je suis devenu l'écrivain que je suis](#) (2006)
- ⇒ [Le travail d'écriture](#) du roman et la poésie comme épine intérieure

#### ▪ **Article de fond**

⇒ « Comme un sentiment d'immense communion avec Kenzaburô Ôé », Pierre Assouline, *Blog La République des livres*, 20 novembre 2014

#### ▪ **Entretiens**

- ⇒ Questionnaire de Proust : Kenzaburô Ôé, *L'Express*, 1er avril 2006
- ⇒ « Nous vivons une période très difficile qui fait honte au Japon », *Télérama*, 15 juin 2015
- ⇒ « Ôé Forêts », *Libération*, 2 octobre 2013
- ⇒ « Les mots restent gravés à jamais. », *Le Monde*, 24 novembre 2005
- ⇒ Kenzaburô Ôé : « Je suis né du côté des handicapés », *Le Figaro Magazine*, 8 décembre 2005
- ⇒ Vie réelle et fiction : Ôé Kenzaburô, *l'écrivain par lui-même : entretiens avec Mariko Ozaki*, 2014

▪ **Radio** (2016, 2015, 2006)

▪ **Télévision**

▪ **Films**

▪ **Essais**

▪ **Un article de fond**

« Comme un sentiment d'immense communion avec Kenzaburô Ôé », Pierre Assouline, *Blog La République des livres*, 20 novembre 2014

<http://larepubliquesdeslivres.com/comme-un-sentiment-dimmense-communion-avec-kenzaburo-oe/>



(Photos D.R.)

Avez-vous remarqué comme ses lunettes rondes lui vont bien ? Pourtant, cela n'alla pas de soi. Seul l'entretien littéraire permettrait de percer le mystère. Un genre en soi. Au mieux,

tout un art ; au pire, futilités. La magie tient à l'accord de deux sensibilités, processus qui n'est possible que lorsque l'écrivain, prêt à tout donner, se tient face à une lectrice professionnelle qui sait tout de son œuvre, et éventuellement de sa vie, mais qui a l'humilité qu'il lui manque le superflu où se niche parfois une part d'essentiel, les ombres d'un jardin secret. Le cas de Mariko Ozaki (on nous pardonnera de ne pas procéder à la japonaise et de placer le prénom avant le nom) avec Kenzaburô Ôé pour *L'écrivain par lui-même (sakka jishin o kataru, traduit du japonais par Corinne Quentin, 370 pages, 23,50 euros, Éditions Philippe Picquier)*, l'un des rares ouvrages de ce genre à être aussi bien construit qu'écrit. Non seulement on y apprend énormément de choses sur l'un des plus grands Japonais du siècle échu, mais on se prend à relire certains de ses romans ou de ses nouvelles à l'aune de ce qu'on découvre alors. On aura compris que l'exercice est passionnant quand les questions sont aussi intelligentes, fines et nuancées que les réponses.

Né en 1935, il a grandi dans une famille japonaise à l'ancienne, où le père ne s'adressait jamais directement à ses enfants mais, le cas échéant, par le truchement de la mère ; mais longtemps après, parvenu au faite de son œuvre, l'écrivain en lui se dit encore trop immature pour parvenir à décrire une femme. Ôé doit tout aux livres qui l'ont fait. Aussi ne cesse-t-il de payer sa dette. Il avait déniché le tout premier, du moins parmi les étrangers, chez les bouquinistes : *Fragments de la Renaissance française* de Kazuo Watanabe, professeur de littérature française à l'université de Tokyo. Ce sera le livre de sa vie, celui qui lui révélera la signification de l'expression « *le sens du libre examen* », interprété comme la libération des humains du pouvoir absolu de la religion chrétienne sur les consciences, et partant le début de la modernité, ce qui gouvernera son existence. Au moment de son mémoire de fin d'études, il hésita entre Pascal et Sartre, opta finalement pour « L'imagination chez Sartre ».

Des Français, il y en aura d'autres dans son panthéon, très différents les uns des autres, chacun valant pour l'originalité de son apport : Pierre Gascar, ce fut son extraordinaire représentation des animaux, un bestiaire sans pareil... ; c'est d'ailleurs l'intime commerce avec la fiction française qui l'a poussé à sauter le pas et à écrire des romans. Un chapelet de mots chez ce même Gascar, traduit en japonais par l'indispensable Watanabe, a agi comme un déclencheur : « *un sentiment d'immense communion* ». Ôé s'est naturellement transporté jusqu'au texte original, ce qu'il fait régulièrement ; on ne s'étonne pas d'apprendre au passage que 5% de son immense bibliothèque est constitué de dictionnaires, ceux de langues n'étant pas les moins nombreux, ce qui éclaire en grande partie son processus créatif. Car c'est en vérifiant les acceptions de cet « immense » que son premier roman s'est mis en marche, et cela n'a pas changé depuis :

« *Même maintenant (2007), pour certains romans (je n'ai pas ce souvenir pour tous), je trouve un mot français ou anglais et pendant que je réfléchis à sa traduction en japonais, monte en moi le désir de développer dans un roman cette sorte de bourgeon qu'est l'univers sensible ou l'idée de ce mot. C'est à partir de là que je construis une histoire* »



Il avait commencé à écrire des histoires qu'il juge, avec le recul, trop abstraites et conceptuelles, mais qui évolueront ensuite vers un fantastique proche de celui de Calvino, avec un certain esprit mystique se déployant autour du lien naturel entre la mort et la renaissance. Ce qui n'en fait pas un religieux pour autant, ne fût-ce que parce que la prière résiste aux mots, et qu'il met les mots au-dessus de tout. Les livres, donc. Pas que les français puisqu'il rend hommage au *Pedro Paramo* de Juan Rulfo, injustement négligé par ceux qui louent généralement le grand boom latino-américain, Blake, Yeats sans oublier *La divine comédie* (Caton d'Utique, dont Dante a fait le gardien du purgatoire, est son personnage politique préféré). Des poètes japonais mais guère de haïkus. Et un événement, personnel, intime ô combien, et qui a tout changé : la naissance en 1963 de Hikari, un enfant souffrant d'un grave handicap mental. Depuis quarante ans, il adapte son emploi du temps à ce fils devenu un compositeur de musique ; Ôé travaille systématiquement jusqu'à minuit sachant Hikari se réveille toutes les nuits à cette heure pour aller aux toilettes ; il l'accompagne pour le protéger du froid, puis ajuster sa couverture lorsqu'il se recouche :

« A cet instant, je me dis que c'est peut-être là ce qui est « éternel » en moi ».

Trois minutes à peine, quelques mots échangés, mais un rituel quotidien qui fait autant de bien à l'un qu'à l'autre. Il ne cache pas qu'il avait écrit *Une affaire personnelle* (1964) dans l'espoir de surmonter cette douleur. De même, *Changeling* (2000) est né de la nécessité de surmonter la souffrance de sa femme et de lui face au suicide d'un de leurs proches. Dans un cas comme dans l'autre, écrire pour dominer les choses de la vie qui nous laisse démunis face au Mal, continuer à vivre mais par procuration dans des récits sans point d'orgue. Rien n'est plus universel surtout si, comme dans *Changeling*, l'expérience traumatisante qu'affrontent les deux héros lycéens n'est jamais désigné que comme « cela ». Ses romans sont d'ailleurs pleins de pseudo-couples, binômes hérités tant de la relecture passionnée de *Quichotte* que de sa propre expérience ; car pour avancer, dans la vie comme dans ses romans, il a toujours eu besoin de l'Autre, maître ou ami. Plus que du côté de Cervantès, c'est peut-être vers les fratries du type de celle qui unissaient Franz Kafka et Max Brod, ou Walter Benjamin et Gershom Scholem, qu'il faut se tourner.

Si on veut comprendre la structure de ses livres, il faut regarder des tableaux de Bacon, son peintre de chevet, dont il loue « la répétition décalée » autour d'une colonne vertébrale, la sienne portant le nom de son fils, Hikari. Si on veut saisir le flux qui irrigue sa fiction, il faut lire *Noyade* (2009) et se souvenir de sa hantise de l'eau, du courant de la rivière, du déluge, de l'inondation. C'est un enfant de la forêt. Il n'en est jamais sorti, les mots s'étant substitués au léger tremblement des feuilles d'un plaqueminer. Il a écrit jeune son tout premier poème qui n'a cessé de le hanter depuis :

*Sur les gouttes de pluie  
Le paysage se reflète  
Dans les gouttes  
Un autre monde se trouve*

L'amitié, profonde et durable, avec l'essayiste américain d'origine palestinienne Edward Saïd, est à l'origine de certaines des belles plus pages de ce livre qui n'en est pas avare. Avant tout, ils avaient l'exil en commun, Ôé considérant la forêt dans sa vallée natale comme un pays en soi. Sa forêt de fiction est une représentation de la forêt en mots, tirés de légendes japonaises et autres, se coagulant avec les mythes qui le fascinent pour se mettre au service d'histoires locales entendues dans la bouche de ses parents, le tout constituant l'inquiétante étrangeté de ses romans.

Ses engagements extra-littéraires ont été peu nombreux mais durables : l'opposition à la révision du Traité de sécurité nippo-américain, au nucléaire militaire et civil et, d'une manière générale, une posture d'opposition au pouvoir, mais sans que jamais son activisme ne prenne le pas sur la littérature (y compris chez le supporter de l'équipe de base-ball de Hiroshima). Cela lui a parfois valu d'affronter la société dans toute sa violence, certains le harcelant ou le menaçant jusque dans sa vie privée. Même le titre qu'il donna à son discours de réception du prix Nobel (1994) « Moi, d'un Japon ambigu » lui valut des attaques, malgré la référence évidente au « Moi, d'un beau Japon », discours prononcé un quart de siècle avant sous les mêmes lambris suédois et dans les mêmes circonstances par Kawabata. Malgré son influence sur la génération suivante, celle qui tient désormais le haut du pavé littéraire, les Haruki Murakami (1949), *Le jeu du siècle* ayant compté dans l'élaboration de son *Flipper*, Yôko Ogawa (1962) et Banana Yoshimoto (1964), il considère son écriture comme ancienne, lui qui, à peu avant l'événement du Nobel, annonçait publiquement qu'il n'écrirait plus de fiction ; car s'ils sont, eux comme lui imprégnés de littérature étrangère, eux sont plus sensibles à une langue orale, parvenant ainsi à un rayonnement quasi mondial auquel la génération de Ôé n'était pas parvenue. Sa propre importance, Kenzaburô Ôé ne s'en gausse pas, malgré les effets de la nobélisation. Lorsqu'il entend que de lui date l'exportation d'une littérature japonaise universelle et non entachée d'exotisme bon marché (malgré Tanizaki ?), il se récrie et cite plutôt Kôbô Abe ; à l'appui de son sentiment, il raconte qu'il avait un jour reçu une longue lettre de Jean-Marie Le Clézio détaillant son admiration pour ses nouvelles, mais les confondant en fait avec *Murs* de Kôbô Abe...

A propos, et ses lunettes ? Il en a changé dans les années 1980. Jusque là, elles étaient de format carré. Mais à cette époque, se consacrant davantage à la lecture qu'à l'écriture, il eut l'intuition que de grands lecteurs parmi ses pairs portaient des lunettes rondes. Vérification faite sur des portraits de Joyce, Sartre et alli, il en acheta une dizaine, non sans avoir constaté qu'elles convenaient mieux pour la littérature étrangère, des lettres de l'alphabet aux idéogrammes, verticalement et horizontalement, dans un incessant va et vient avec les dictionnaires, « le » livre qu'il emporterait sur une île déserte à condition qu'il soit électronique et qu'il fonctionne sur une batterie solaire !

En se penchant au chevet de sa vie, il confesse n'avoir jamais eu le souci d'exceller dans quelque savoir que ce fut, et ne s'en porte pas plus mal. On éprouve alors confusément quelque chose comme un sentiment d'immense communion avec cet écrivain, nostalgique d'un retour à la forêt natale, mouvement fécond car il le pousse à écrire encore au lieu de le paralyser dans la mélancolie ; au soir de sa vie, ce fascinant conteur s'intéresse comme au premier jour à la fameuse goutte de pluie, maquette parfaite condensant passé et futur, minuscule rassemblement de ce qui nous constitue.

## ▪ Entretiens

### Questionnaire de Proust : Kenzaburô Ôé, *L'Express*, 1<sup>er</sup> avril 2006

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/questionnaire-de-proust-kenzaburo-oe\\_811076.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/questionnaire-de-proust-kenzaburo-oe_811076.html)

Kenzaburô Ôé est né en 1935 sur l'île de Shikoku. Après des études de littérature française, il publie plusieurs recueils de nouvelles. Dès ses premiers textes, il trouve son style, naturaliste, et une vision du monde très personnelle, entre psychologie et analyse sociopolitique. Son roman *Une affaire personnelle* obtient un grand succès au Japon en 1964, puis dans le monde entier. Spécialiste de Dante et de William Blake, ce critique littéraire est également connu pour son engagement politique à gauche. En 1994, Kenzaburô Ôé reçoit le prix Nobel de littérature. Son recueil de nouvelles, *Le faste des morts*, a paru en décembre dernier chez Gallimard.

#### Le bonheur parfait, selon vous?

Depuis la naissance de mon fils, à chaque fois que je le vois, je me dis que je vis dans le bonheur.

#### Qu'est-ce qui vous fait lever le matin?

Auparavant, je me dépêchais de me lever pour lire, prendre des notes, etc. Mais j'ai passé l'âge. Alors je me lève pour ne plus y penser.

#### La dernière fois que vous avez explosé de rire?

Pour la promotion du CD de mon fils, nous avons participé au show TV de Takeshi Kitano, comique très populaire au Japon.

#### Quel est votre principal trait de caractère?

Puéril, enfantin.

#### Votre principal défaut?

J'aurais dû davantage pousser mes études. Si je pouvais, je ferais un doctorat.

#### La dernière fois que vous avez pleuré ?

Lorsque j'ai appris la mort d'Edward Said, j'ai pleuré toute la nuit.

#### A quelle figure historique vous identifiez-vous le plus?

Je n'ose pas vous le dire. C'est Ambroise Paré.

#### Qui sont vos héros, aujourd'hui?

Noam Chomsky. Il a révolutionné la linguistique. Je me suis retrouvé à côté de lui lors d'un colloque, qui a duré près de quatre heures. Et je ne me suis pas ennuyé un seul instant.

#### Votre voyage préféré?

Ce voyage à Paris. Je n'étais pas venu depuis quinze ans. Notre-Dame, c'est magnifique.

#### Vos écrivains préférés?

Pierre Gascar, Thomas Mann, Günter Grass.

#### Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme?

La beauté. Mais attention, pas dans un sens «homosexuel».

#### Et chez une femme?

La même chose. Tout à l'heure, j'ai croisé une jeune fille tout à fait magnifique. Et je le lui ai dit. Avec l'âge, je me le permets.

#### Votre compositeur préféré?

Beethoven. Et Messiaen.

#### La chanson que vous sifflez sous la douche?

*Le temps des cerises* (Kenzaburô Ôé chantonne cet air).

#### Votre livre culte?

*La Divine Comédie*.

#### Votre film culte?

*La belle équipe* de Julien Duvivier (il entonne la chanson du film).

#### Votre peintre préféré?

Francis Bacon. L'autre jour, je suis allé chez Kundera, et il y avait une petite œuvre de Bacon. J'étais très jaloux.

#### Votre couleur préférée?

Le bleu ciel.

#### Que considérez-vous comme votre plus grande réussite?

Le fait que mon fils soit devenu compositeur. Son talent musical me bouleverse.

#### Votre boisson préférée?

C'est une boisson allemande. Un mélange de bière et d'eau de vie. Je n'aime pas le moment où l'on boit; en revanche, j'aime la situation lors de laquelle l'on boit. Vous comprenez la nuance?

#### Votre plus grand regret?

Ne pas avoir appris l'allemand, afin de pouvoir pleinement apprécier Thomas Mann.

#### Que détestez-vous par-dessus tout?

Je hais les femmes qui pouffent.

#### Quand vous n'écrivez pas, quelle est votre occupation préférée?

J'aime bricoler. Si j'aime Lévi-Strauss, c'est certainement à cause de toute sa théorie sur le bricolage.

#### Votre plus grande peur?

Devenir fou.

#### A quelle occasion mentez-vous?

Quand je vois quelqu'un de mon âge, et que je lui dis : « Vous n'avez pas de raison de désespérer. »

#### Quelle est votre devise?

Il faut toujours prendre les choses à bras-le-corps.

#### Comment aimeriez-vous mourir?

Tranquillement.

#### Si vous rencontriez Dieu, qu'aimeriez-vous qu'il vous dise?

Rien. En revanche, j'aurais des choses à lui dire. Par exemple: « Je n'ai pas eu besoin de vous. » Peut-être me répondrait-il : « Mais toi non plus, tu ne m'as pas été très utile...»

Propos recueillis par Marine Landrot

<http://www.telerama.fr/livre/kenzaburo-oe-nous-vivons-une-periode-tres-difficile-qui-fait-honte-au-japon,127813.php>



**De Nagasaki à Fukushima, il s'est battu toute sa vie contre le nucléaire sans craindre de défier le pouvoir. A 80 ans, le Prix Nobel de littérature poursuit une œuvre traversée par le handicap mental de son fils, Hikari.**

Prix Nobel de littérature en 1994, Kenzaburô Oé est un auteur engagé comme on n'en fait plus. Écrivain du Japon de la marge, à la fois protestataire et plein de compassion, c'est un veilleur qui refuse de fermer les yeux sur les catastrophes, qu'elles soient personnelles ou nationales. Lire aujourd'hui ses *Notes de Hiroshima*, écrites de 1963 à 1965, donne le vertige, tant reste actuelle sa description des *hibakusha*, ces personnes irradiées par le nucléaire, murées dans la dévastation de leur intimité.

Quand on ouvre un livre de Kenzaburô Oé, on a de grandes chances de tomber sur un personnage masculin hors norme, affichant une différence dérangeante. Un homme persuadé d'être accompagné d'un kangourou géant, dans *Agwîi, le monstre des nuages*. Un bébé avec une excroissance écarlate sur le crâne, dans *Une affaire personnelle* et *Le Jeu du siècle*. Un adolescent épileptique qui compose de la musique classique dans *Une existence tranquille*. Un petit garçon d'une extrême lenteur, presque aveugle, qui ne sait que répéter « *C'était bon, le Pepsi Cola et le bouillon d'os aux nouilles ?* », dans *Dites-nous comment survivre à notre folie*.

Invité d'honneur des *Assises du roman*, qui se sont tenues à Lyon fin mai, Kenzaburô Oé revient dans une France qu'il avait boycottée en 1995, par opposition à la reprise des essais nucléaires. A voir sa souplesse de jeune homme lorsqu'il s'accroupit pour ouvrir sa valise à des agents de sécurité du plan Vigipirate, et à entendre l'intarissable vivacité de sa conversation, l'octogénaire paraît au sommet de sa forme.

**Depuis Hiroshima jusqu'à Fukushima, vous avez toujours été un militant antinucléaire irréductible. Où en est votre combat ?**

Il est plus fondamental que jamais. Contrairement à ce que répète partout notre Premier ministre, Abe, rien n'est sous contrôle à la centrale de Fukushima. Une nouvelle catastrophe peut survenir à n'importe quel instant. La vie est désormais impossible sur les lieux de l'accident, et ce pour longtemps. Les répercussions sur la santé des humains, aux alentours et même plus loin, sont insoupçonnables. Sans parler des dégâts pour l'environnement. Moi qui ai grandi dans la forêt, je ne peux pas rester de marbre quand j'entends que 80 000 gros arbres contaminés ont été coupés et stockés en attendant d'être brûlés. Où iront leurs cendres radioactives ? Les arbres sont des promesses de vie future. Sans eux, le futur n'existe plus.

**Vous étiez en tête de cortège dans les manifestations antinucléaires organisées juste après la catastrophe, le 11 mars 2011. Ce mouvement ne s'est-il pas essoufflé ?**

Nous vivons une période très difficile qui fait honte au Japon. Tout est conçu pour arroser d'eau froide les militants antinucléaires. Des groupes d'extrémistes conservateurs, souvent composés de jeunes gens sans aucune éducation, organisent de plus en plus de manifestations racistes très violentes, notamment contre les Coréens et les Chinois, avec des slogans inadmissibles et primaires comme « *Rentrez chez vous !* » Ces discours, qu'on appelle les *hate speeches* [en français, discours de haine, NDLR], sont encouragés par le Premier ministre, qui ne cesse de mettre de l'huile sur le feu, très content que ces manifestations viennent faire diversion et remplacer les rassemblements antinucléaires. Fort heureusement, une résistance s'organise, par le biais de petits groupes de femmes de 20, 30, 40 ans, qui ont conscience de cette dangereuse dérive et qui réfléchissent à la morale dans les pays d'Asie. J'admire beaucoup ces femmes qui se mobilisent et avancent sans peur, de façon calme et posée. Leur efficacité est aussi discrète que profonde. Ces opposantes ont une grande connaissance de l'histoire, et font de gros efforts pédagogiques pour rappeler que le Japon devrait au contraire présenter ses excuses aux Coréens et aux Chinois, à cause des traitements qui leur ont été infligés pendant la guerre. Beaucoup de ces femmes veulent fonder une famille et se sentent bien évidemment très concernées par le nucléaire. Elles sont venues me demander conseil sur la façon d'élargir leur mouvement à cette question. Quand Angela Merkel s'est rendue au Japon, en mars dernier, elles étaient présentes, convaincues pour la plupart de la nécessité de développer des énergies naturelles pour sortir du nucléaire. Jusqu'à une période récente, les femmes japonaises avaient tendance à s'effacer derrière les hommes. Mais aujourd'hui elles se réveillent, et je suis certain que leur mouvement va prendre une très grande ampleur.

**Vous avez toujours pris fait et cause contre les tentations autoritaires travaillant l'idéologie japonaise. Mais votre liberté d'expression a souvent été malmenée...**

Les pressions et les tentatives d'intimidation sont régulières. Après le prix Nobel, j'ai été victime de persécutions jusqu'à mon domicile, parce que j'avais refusé de recevoir une décoration des mains de l'Empereur. Et aujourd'hui certains tentent de monter une cabale contre moi, en insinuant que j'aurais eu des positions pronucléaires dans ma jeunesse. Moi qui ai publié *Notes de Hiroshima* dès les années 1960, et qui, au début des années 1970, ai passé deux ans de ma vie à l'écriture d'un roman sur un père de famille éprouvant des sensations étranges après une catastrophe nucléaire [*Pinch Runner chōsho*, inédit en français, NDLR]. Ces derniers temps, on a essayé de détourner une conférence dans laquelle je dis simplement que l'électricité alimentant Tokyo vient de la région du Tohoku, où s'est déroulée la catastrophe de Fukushima : on essaie de faire croire que j'approuve la présence de ces centrales, alors que je ne fais qu'énoncer une réalité dont il faut avoir conscience. Je laisse dire. A 80 ans, même si j'ai été jusqu'à m'évanouir de fatigue lors d'une manifestation, même si cela m'oblige à renoncer à la littérature, je poursuis mon combat. Il me semblerait irresponsable de participer à la conspiration du silence menée par le gouvernement, les médias, les administrations et les compagnies d'électricité pour camoufler les dangers du nucléaire. Savez-vous qu'un décret étendant la notion de secret d'État à la question nucléaire est passé au Japon depuis la catastrophe ?

**Dans votre roman *Une existence tranquille*, vous écrivez que « la fonction de l'artiste est d'embrasser d'un coup d'œil la fin du monde à l'approche indécise ». Est-ce la mission que vous vous êtes assignée ?**

Depuis que j'écris, je cherche à saisir cette contradiction : malgré la conscience que nous avons de notre disparition inéluctable, nous continuons à vivre. Les catastrophes nucléaires comme Hiroshima ou Fukushima ont rendu ce mystère encore plus aigu. Nous vivons dans une époque où le nucléaire n'est plus maîtrisé, avec la menace permanente de notre anéantissement. Et pour survivre nous nous raccrochons à une réalité sociale, ou affective. J'ai pour ma part la hantise qu'un jour, après une nouvelle catastrophe, des hommes récupèrent ce qu'il faut pour se fabriquer des armes nucléaires personnelles. Malgré ces pensées inquiétantes, je parviens à rester en vie. Je ne m'aveugle pas, je ne pratique pas l'amnésie, et pourtant ma conscience aiguë d'une réalité insupportable ne me détruit pas. Ma fonction, en tant qu'écrivain, est de cerner au plus près ce paradoxe.

**Vos romans sont assez nihilistes, alors que vous êtes dans la vie un homme de convictions très actif. Comment conjuguez-vous nihilisme et militantisme ?**

Par la magie de la présence auprès de moi de mon fils handicapé mental, Hikari. Il a aujourd'hui 50 ans, et depuis sa naissance il est le pilier de tout ce que j'entreprends. Il est né avec une bosse sur le crâne, presque de la taille de sa tête. Le médecin nous a dit qu'il ne survivrait pas si on ne l'opérait pas. Il l'a été, mais nous ne savions pas si son cerveau dépassait dans la bosse qu'il fallait retirer. Je n'ai jamais oublié l'angoisse qui m'a saisi à cette annonce, et je l'ai racontée dans de nombreux romans. Il s'avère que mon fils souffre de ce qu'on appelle « syndrome du cerveau séparé ». Ses deux hémisphères ont du mal à communiquer. Il me faut accepter cette partie sombre de mon existence, et la dépasser. Ce va-et-vient entre le désespoir et la volonté d'en sortir est le moteur de ma vie. Une grande partie de mon œuvre littéraire est traversée par cet enfant. Un critique m'a même demandé un jour si ce n'était pas répréhensible d'utiliser un handicapé comme matériau littéraire... Je ne serais jamais resté écrivain si Hikari n'était pas né.

**Que vous a-t-il appris sur vous-même ?**

Il m'a appris qu'il y a quelque chose de bien chez chaque être humain. Cependant, jusqu'à présent, je n'arrivais pas à le dire de moi-même. Mais aujourd'hui, alors que je suis un vieil homme, grâce à lui j'accepte l'idée que je mérite d'être



en vie. J'ai longtemps eu des pulsions autodestructrices, que sa naissance a ravivées. J'ai traversé des moments tellement difficiles que j'ai eu envie de me supprimer. Mais tant que Hikari était vivant, c'était impossible. J'ai donc été sauvé par mon fils. Cela fait cinquante ans que j'écris à ses côtés, pendant qu'il écoute du Beethoven. Il m'a appris que l'espoir est contenu à l'intérieur de chaque être. On m'avait dit qu'il serait handicapé à vie. Et pourtant, encore aujourd'hui, il progresse. Depuis six mois, j'ai fait diminuer sa dose de médicaments contre l'épilepsie. Et je constate que sa pensée est devenue plus rapide. De plus, il parvient désormais à faire des liens d'une phrase à une autre, en utilisant des conjonctions comme « mais » ou « et », ce dont il était incapable jusqu'à présent. J'ai longtemps écrit pour lui donner une parole qu'il n'avait pas. Son évolution montre qu'il n'a cessé de s'approprier la parole, à sa façon. A commencer par la musique classique, puisqu'il est compositeur, et que ses œuvres ont eu un succès considérable au Japon.

## **Avec des motifs qui reviennent sans cesse, dans des tonalités différentes, votre œuvre littéraire n'est-elle pas une immense partition ?**

Jamais on ne m'a fait plus beau compliment. Je me sens si petit à côté de mon fils que l'idée qu'on me rapproche de lui me touche énormément. Si je dis cela à Hikari, il répondra sur un ton monocorde « *Ah bon... Vous croyez ?* », comme très souvent quand on lui fait part d'une réflexion ! Les mêmes motifs se répètent dans mes livres, car j'aime le décalage dans la répétition. J'aime le frottement des mots qui se ressemblent, des éléments d'histoire qui se répètent, mais qui ne sont en réalité jamais tout à fait pareils. Cette tectonique des plaques est ma manière de m'approcher de l'expression juste, donc de la vérité.

## **Vous connaissez très bien le français et vous avez fait une thèse sur Jean-Paul Sartre. En quoi cet intérêt pour la France a-t-il influencé l'écrivain que vous êtes ?**

En quoi ? En quoi ? Je suis fasciné par cette expression ! Quand j'entends ces deux mots français, « en quoi », je vois une île isolée se présenter devant moi. Ils font bloc et me semblent recéler un profond secret qu'il faut percer. J'ai l'impression qu'on pourrait écrire un roman entier autour de cette locution très mystérieuse. Mon professeur de français ne me l'a jamais apprise, et pourtant je l'entends souvent en France. Vous savez, je suis un enfant de la forêt, je suis sauvage, et je n'ai jamais osé m'exprimer en français devant les autres, malgré de longues années d'apprentissage. C'est mon grand drame. Je suis proche de la mort, et je vais quitter ce monde sans m'être accompli, sans avoir réussi à aller très loin dans l'écriture, ni dans la maîtrise du français. Peut-être que la lecture de romanciers français comme Sartre ou Camus m'a influencé, mais je ne parviens pas pour autant à parler votre langue sans difficulté. Je continue de lire des romans en français dans le texte, j'ai par exemple en ce moment une passion pour Pascal Quignard, dont je trouve admirable le travail sur chaque mot. Mais je suis le siège d'un combat entre l'oral et l'écrit en français... C'est d'ailleurs chez vous une particularité qui me fascine, cette différence entre l'oral et l'écrit. En japonais, la séparation n'est pas aussi nette.

## **Dans *Adieu, mon livre*, vous citez un poème de [T.S. Eliot](#), qui dit que nous naissons tous avec les défunts. De quels défunts êtes-vous né ?**

De deux hommes liés à l'écriture. Mon père, mort quand j'avais 9 ans, et qui fabriquait du papier pour les imprimeries. Et mon grand-père, que j'ai perdu quand j'avais 5 ans. C'était un homme lettré d'une immense culture. Dans mon souvenir, il avait toujours un livre à la main. Il était né avant la [restauration Meiji de 1868](#) et enseignait la littérature japonaise classique, écrite en caractères chinois. Il m'appelait Tching, la prononciation chinoise de Ken, le premier caractère de mon prénom. La suite, *zaburo*, signifie « le troisième fils ». A cette époque, il était très rare de donner un surnom à un enfant. Mon grand-père misait beaucoup sur moi, et espérait que je devienne un professeur émérite. Il m'avait légué ses nombreux livres, en me disant que je pourrais les vendre un jour pour financer mes études. En 1958, je suis allé chez un bouquiniste de Tokyo, qui ne m'a donné que 5 000 yens pour le tout ! Si mon grand-père avait su ça, lui qui était si fier de sa collection de livres ! En sortant avec cette somme en poche, je suis passé devant un bar à bières, et j'ai vu que la pinte était à 600 yens. J'ai fait le calcul : j'avais de quoi me payer une bière par mois pendant mon année d'études. Je n'en avais jamais bu. Chaque mois, je me suis donc offert une bière dont j'ai savouré religieusement chaque gorgée, en pensant à mon grand-père. Il me semblait que la bière devenait de plus en plus salée au fur et à mesure que je l'avalais. C'est une expérience très forte, restée intacte dans mon esprit. Elle m'émeut autant à chaque fois que j'y repense.

### **Kenzaburô Ôé**

**1935** Naissance dans un village cerné par la forêt, sur l'île de Shikoku.

**1957** Prix Akutagawa, la plus haute distinction littéraire japonaise, pour *Gibier d'élevage*.

**1963** Naissance de son fils Hikari (« lumière »), handicapé mental, qui apparaîtra dans la plupart de ses romans.

**1965** Parution de *Notes de Hiroshima*, essai sur les victimes de la bombe atomique.

**1994** Prix Nobel de littérature.

**2012** Présente au Premier ministre du Japon une pétition de plus de 7 millions de signatures pour l'abandon de l'énergie nucléaire.

### **A lire**

#### **De Kenzaburô Ôé :**

- *Adieu, mon livre !* traduit du japonais par Jean-Jacques Tschudin, et *L'Écrivain par lui-même*, traduit du japonais par Corinne Quentin, éd. Philippe Picquier

- *Une affaire personnelle, Le Jeu du siècle, Dites-nous comment survivre à notre folie, Une existence tranquille...*, éd. Folio

- *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants*, Moi, d'un Japon ambigu, éd. Gallimard

#### **Sur Kenzaburô Ôé :**

*Ôé Kenzaburô, légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais* de Philippe Forest, éd. Pleins Feux (2001)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Paru en 2012 : la version actualisée et augmentée de l'essai de Philippe Forest paru en 2001 : *Ôé Kenzaburô : Légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais* suivi de : *Deux entretiens avec Ôé Kenzaburô*, Nantes, Cécilde Defaut, 2012, 336 p.

« Ôé Forêts », *Libération*, 2 octobre 2013

Rencontre avec le Nobel japonais, hanté par le nucléaire, par Arnaud Vaulerin :

[http://next.liberation.fr/livres/2013/10/02/oe-forets\\_936510](http://next.liberation.fr/livres/2013/10/02/oe-forets_936510)



Kenzaburô Ôé, le 25 septembre 2013, chez lui, à Tokyo. Photo Jérémie Souteyrat

La baie vitrée du salon donne sur un jardin baigné par les dernières pluies du typhon d'automne. Décor feutré, Kenzaburô Ôé reçoit pieds nus dans sa maison de l'ouest de Tokyo. L'œil pétillant derrière ses inimitables lunettes rondes, le Prix Nobel couve du regard son fils Hikari qui vient de nous accueillir d'un « bonjour » enjoué. A 78 ans, Kenzaburô Ôé se dit « affaibli », mais c'est un bavard agile qui ne cesse d'évoquer le combat d'une vie contre l'atome. Avant de convoquer le poète T.S. Eliot en compagnon de route vers la folie salvatrice.

**Dans *Adieu, mon livre !*, Chôkô Kogito, le héros du roman, revient chez lui, aux portes de la forêt. Pourquoi ce lien à la nature est-il de nouveau réaffirmé ?**

C'est essentiel pour moi. La nature, la forêt, le Shikoku [l'île du sud du Japon où est né Kenzaburô Ôé en 1935, ndlr], deviennent plus présents en effet, surtout quand on sent la mort. Mais il y a une sorte de froideur en même temps dans cette relation, une ambiguïté. En fait, la nature de ce lien devient plus complexe et j'avais envie d'évoquer cette question-là. Depuis la soixantaine, je lis davantage de poésie anglaise, notamment les poèmes de T.S. Eliot le soir avant de m'endormir. Dans *Four Quartets*, il écrit d'une façon très visuelle, concise. Il vivait sur les bords du Mississippi, et, enfant, quand il ne parvenait pas à s'endormir, il entendait le bruit du fleuve. Pour lui, le bruit de la nuit, c'était le bruit du fleuve. J'ai lu beaucoup de livres, mais très peu de cette qualité. Eliot est un auteur qui, en très peu de mots, sait tirer l'essentiel des choses.

**Votre enfance est également au cœur d'*Adieu, mon livre !***

Mory, le mot « forêt », est peut-être le terme qui revient le plus souvent dans ce roman où j'évoque l'enfance. C'est pour moi le lieu principal, mais il ne s'agit pas d'un endroit précis, géographique, mais de l'idée. Et c'est peut-être ce qui me différencie de plusieurs écrivains japonais. En général, ils écrivent très bien sur la nature, beaucoup sur leur forêt. Chez moi, la forêt est bien sûr liée à celle que j'ai connue dans mon enfance dans le Shikoku, mais c'est un concept, c'est très abstrait.

**Est-elle un refuge par rapport à la ville, le centre, ou bien l'expression de votre identité intime ?**

Il y a effectivement la périphérie et le centre. Je me sens comme quelqu'un de la périphérie, qui est en opposition avec le centre et c'est ce qui explique pourquoi j'ai écrit des essais plus engagés politiquement. Avant, le centre, c'était Kyoto, aujourd'hui, c'est Tokyo avec l'empereur. Dès le début de ma vie, j'avais l'idée d'être en opposition à Kyoto, à Tokyo. Et en opposition à Kyoto, Tokyo, il y a la forêt. J'ai toujours eu envie de vivre dans cette périphérie.

**D'où vient cette volonté de se positionner contre le centre ?**

Quand j'étais enfant, il n'y avait pas beaucoup de livres. Les enseignants nous les prêtaient. J'ai toujours eu le sentiment que c'était leurs livres, leurs objets, pas les miens. S'il y avait leur culture, il y avait donc la possibilité d'une autre culture, la mienne, celle de la forêt. Je n'ai pas vraiment le souvenir d'avoir joué avec les copains du village.

J'allais plutôt me promener, me réfugier dans la forêt, construire une cabane dans un arbre pour penser, rêver. J'ai même eu l'idée de vivre dans cette forêt. Ma famille s'occupait de l'entretien de la forêt où mon grand-père et mon père travaillaient. Dans ma famille, on était de cette forêt : on y naissait, on y vivait et on y mourrait.

### **La Seconde Guerre mondiale bouleverse cet ordre des choses.**

J'avais 6 ans quand elle a commencé. Le nationalisme, l'empereur étaient au centre de l'éducation des enfants. Jusqu'alors, on nous faisait bien sentir que nous étions de la périphérie. Puis, on nous a appris que nous étions des enfants du Japon. Mais je ne pensais pas en faire partie, j'étais un enfant de la forêt. Je l'ai même dit à mon professeur qui m'a appris qu'il existait un mot pour dire ce que j'étais : orang-outan. J'ai été alors surnommé « Orang-outan ». A l'automne 1945, une vingtaine de personnes sont arrivées dans le village. Elles étaient blessées, brûlées, venaient d'Hiroshima. A l'école, on nous a expliqué qu'une lumière effroyable avait tout fait disparaître. Pour moi, enfant, c'est ça la défaite. Une défaite contre la bombe atomique. Le Japon a été brûlé par la bombe. On a pensé que tout le pays était dans cet état-là, qu'il ne restait plus que la forêt du Shikoku. Puis en 1947, la Constitution du Japon est promulguée. Le professeur nous dit « *on ne fait plus la guerre, c'est écrit dans la Constitution* » [article 9, *ndlr*]. C'était déjà bien. Mais une autre chose, encore mieux dans cette Constitution, est la découverte que tous les hommes sont égaux en droits et tous des citoyens. Ça m'a donné alors l'envie de vivre en tant que citoyen, de ne pas rester seulement dans la forêt.

### **Pourquoi l'enfant de la forêt que vous êtes resté n'a pas fait le choix d'y retourner, comme le héros d'Adieu, mon livre ! ?**

Quelque part en moi, je me dis qu'il aurait été bien que je naisse, vive et meure dans la forêt. J'ai le sentiment d'avoir trahi l'enfant que j'étais. La trahison fait partie des premiers mots dont j'ai recherché la définition. Mais je suis en même temps toujours dans une forêt de culture, de mots, d'idées.

### **Vous évoquez la mort. Qu'est-ce que la catastrophe de Fukushima et cette idée de la vie en péril ont signifié pour vous ?**

La tragédie est toujours là. J'y suis en permanence. Je réfléchis à la mort. J'ai 78 ans, je pense en ce moment à la fin de ma propre vie et à la fin de la société, du monde. Je les superpose. C'est quelque chose de très personnel. Bien sûr, il y a eu le grand tremblement de terre, puis le tsunami, mais ce qui s'est passé à Fukushima, c'est du même ordre catastrophique qu'Hiroshima.

### **Comment le romancier fait-il le lien immédiat entre les deux événements ?**

Un peu avant Fukushima, je pensais avoir tout écrit et que mon dernier roman était écrit. En mars 2011, j'ai tout de suite senti que c'était la plus grande catastrophe que les Japonais aient connue. Comme tout le monde l'a entendu, le Premier ministre a dit récemment que tout « *était sous contrôle* ». Je pense au contraire que la catastrophe continue de progresser à Fukushima. Mais il faut que les Japonais réalisent que la catastrophe est toujours en marche et c'est de ce constat qu'il faut partir pour vivre, redémarrer.

### **Comment expliquez-vous que les Japonais, victimes à deux reprises du feu nucléaire, aient été aussi peu scrupuleux en construisant 54 réacteurs ? Cela illustre-t-il l'ambiguïté dont vous avez parlé, notamment lors de la réception du prix Nobel en 1994 ?**

Oui, en effet. Tous les mouvements contre le nucléaire ont manqué de souffle, de force. Je pense être de la génération des Japonais qui ont cette responsabilité de ne pas avoir pu ou su empêcher ce développement du nucléaire.

### **Parce que la littérature ne peut pas se saisir de cette lutte ?**

Même encore maintenant, on manque de force. La mobilisation n'est pas au rendez-vous, car nous n'avons pas d'homme politique capable de porter cette exigence de l'arrêt immédiat du nucléaire. Il faut faire une sorte d'autocritique également. On a cru que les centrales pour produire de l'énergie pourraient être contrôlées. Or, on voit que cette énergie-là est incontrôlable. En fait, je n'ai pas été jusqu'au bout de ma démarche pour intégrer à mon action politique, à mon travail, cette idée que le nucléaire dépasserait l'homme et l'amènerait à la catastrophe. Au moment de l'accident de Fukushima, j'ai eu l'impression que tout ce que j'avais fait jusque-là avec les *hibakusha* (les irradiés) d'Hiroshima avait été inutile. On ne peut pas revenir en arrière avec le nucléaire. Ce qui a été fait amène à quelque chose de catastrophique, une avancée vers l'apocalypse. Or il ne faut pas oublier la « *morale de l'essentiel* » d'après l'expression de Milan Kundera, et laisser aux suivants, aux descendants, une terre vivable.

### **Cette « avancée vers l'apocalypse » vous plonge-t-elle dans un plus grand désespoir qu'en 1963, quand vous avez découvert la situation des hibakusha qui sont au cœur de Notes de Hiroshima ?**

C'est vrai, je n'ai pas une vision claire, ni optimiste. Nous n'avons pas encore cerné l'ampleur de la catastrophe, puisque la matière est toujours en fusion, en train de s'enfoncer. Après la catastrophe de Fukushima, un journaliste allemand m'a dit que j'essayais d'esthétiser ces irradiés, solidaires et mobilisés contre le nucléaire, dont je parle dans *Notes de Hiroshima*. Il m'a dit que j'étais un « *homme dangereux* ». Puis, on m'a demandé si je n'allais pas chercher des héros à Fukushima qui travailleraient au risque de leur vie pour un nouveau livre. Mais non, j'ai plutôt envie de soutenir les mouvements qui demandent des réglementations plus strictes sur le travail des gens intervenant sur le chantier de la centrale.

## **Cette crise sans fin fait-elle partie de votre projet d'écrire une histoire du Japon sur les victimes de l'atome et le péril du nucléaire ?**

J'avais écrit une centaine de pages, mais j'ai eu l'impression que c'était inutile après mars 2011. J'ai donc arrêté et pris une autre direction de roman. J'ai choisi quelqu'un qui me ressemble, qui lui aussi a un enfant handicapé et je raconte comment ce citoyen pense et voit la tragédie de Fukushima tous les jours. Ce roman va bientôt être publié au Japon. Dans le même temps, j'ai participé à des mouvements, des actions pour arrêter le nucléaire en prononçant des discours, en écrivant des textes. On ne m'écoute pas beaucoup. Je fais partie de la minorité. Mais dans ce Japon tout entier face à la catastrophe, la minorité est tout de même un chiffre important. Après le prix Nobel, l'empereur a voulu me remettre un prix, mais j'ai refusé. Des gens sont venus manifester ici, devant chez moi, en criant « *Quelle honte !* ». Cette fois-ci, il n'y a pas ce genre de critiques. Je n'ai pas l'impression d'être isolé. Mais je manque de force. Il en faut pourtant pour arrêter ce gouvernement qui veut changer la Constitution pour faire du Japon un pays qui ferait la guerre à côté des Américains. J'ai vraiment l'impression d'être peu de chose et de faire peu de chose, mais je le fais quand même.

## **En 1994, l'académie Nobel avait dit que vous écriviez pour « exorciser un démon ». Ce démon se manifeste-t-il encore ?**

En fait, la littérature ne permet pas concrètement de lutter contre le démon. Elle est impuissante face à lui. En revanche, c'est une manière de le contourner, de faire avec, grâce aux mots. Si on lit ce que j'ai écrit depuis cinquante ans en essayant peut-être d'exorciser les démons, il y a tout de même eu 54 réacteurs qui ont été construits entre-temps. Donc, par rapport à cela, ce que j'ai fait manquait de puissance. J'aurai bientôt 80 ans, je ne pourrai pas travailler très longtemps. Je continue en quelque sorte à faire ma prière d'exorciste. Je suis conscient que je fais quelque chose d'inutile depuis cinquante ans. Mais je continue. Voilà comment la catastrophe générale se superpose à ma propre catastrophe. C'est pour ça que je lis T.S. Eliot le soir.

Une phrase de T.S. Eliot revient souvent dans *Adieu, mon livre !* : « Que je n'entende pas parler de la sagesse des vieillards, mais bien plutôt de leur folie ».

J'ai l'impression en effet de me rapprocher de plus en plus de cette folie de vieillard et d'ailleurs Eliot dit qu'il faut avancer, s'en approcher sereinement, calmement.

## **Mais cette folie est-elle libératrice, saine ou le signe de la sénilité ?**

Mon professeur Kazuo Watanabe [spécialiste et traducteur de François Rabelais, ndr], m'a fait connaître Panurge, la folie. Heureusement, ce mot de folie me sauve d'une certaine manière. On pourrait me dire « mais qu'est-ce que tu fabriques depuis cinquante ans, ça ne sert à rien ». Mais dans le monde littéraire, ce que je fais a un nom et c'est la folie. Savoir que cela existe et a été nommé « folie » est rassurant.

KENZABURŌ ÔÊ « *Adieu, mon livre !* » Traduit du japonais par Jean-Jacques Tschudin. Picquier, 425p., 21,50 €. Traduit du japonais par Jean-Jacques Tschudin. Picquier, 425p., 21,50€.

## **« Les mots restent gravés à jamais. », *Le Monde*, 24 novembre 2005**

Propos recueillis par Philippe Pons

[http://www.lemonde.fr/livres/article/2005/11/24/kenzaburo-oe-les-mots-restent-graves-a-jamais\\_713695\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2005/11/24/kenzaburo-oe-les-mots-restent-graves-a-jamais_713695_3260.html)

## **Il y a une dizaine d'années, vous aviez annoncé que vous renonciez au roman. Pourquoi êtes-vous revenu sur cette décision en écrivant successivement *Saut périlleux* (1999) puis une trilogie dont le dernier tome, *Adieu mon livre*, vient de paraître au Japon (1) ?**

A l'approche de 60 ans, je me suis aperçu que, depuis l'époque où j'étais étudiant, j'avais écrit des romans et que toute ma vie avait été centrée sur l'écriture. J'ai pensé qu'en arrêtant je pourrais réfléchir sur ce qu'a été l'essence de mon existence et préparer ainsi l'hiver de ma vie. La mort, en 1996, de mon ami le compositeur Toru Takemitsu, m'incita à me demander si un jour nous nous rencontrions dans l'au-delà et qu'il m'interroge sur ce que j'avais fait de ma vie, ce que lui je répondrais. Et j'ai commencé à lire, à lire du matin au soir. Puis la disparition d'autres amis chers m'a ramené vers le roman. L'écriture de cette trilogie a occupé les cinq dernières années de ma soixantaine. *L'Enfant échangé*, le premier de la trilogie, a été écrit à la suite du suicide de mon ami d'enfance et beau-frère, le cinéaste Juzo Itami, en 1997 (2). Dans le suivant, *L'enfant au triste visage*, je reviens à travers un écrivain qui lit Cervantès sur le thème de *L'Enfant échangé*. Le dernier est inspiré par le poète et dramaturge anglais Thomas Eliot et plus particulièrement les *Quatre quatuors*, poèmes sur l'expérience dans le temps et au-delà du temps. J'ai toujours aimé cette œuvre, mais je crois l'avoir comprise pour la première fois.

## **Pendant les années où vous n'avez pas écrit de roman, qu'avez-vous fait ?**

J'ai lu Spinoza. J'ai été fortement influencé par le Sartre de *L'Imaginaire*. Et la lecture, un peu par hasard, du livre de Gilles Deleuze *Spinoza. Philosophie pratique* m'a replongé dans *L'Éthique*. Spinoza attribue la pensée fautive à la force de l'imagination. Une idée qui m'a contraint à réfléchir sur moi-même car toute ma vie a été habitée par l'imagination. C'est au moment où j'étais plongé dans cette démarche spinoziste de l'homme perçu comme un être moins de connaissances que de désirs, entraîné dans la perpétuation de son existence — le concept de "conatus" selon lequel "*chaque chose s'efforce de persévérer dans son être*" — que Juzo Itami s'est suicidé. La disparition de l'ami d'enfance m'a soudain fait ressentir la présence de la mort, la possibilité pour moi aussi de mettre fin à mes jours. Se détruire soi-même est l'antithèse de la "*persévérance dans son être*". La libre joie que je trouvais chez ce

philosophe m'a cependant permis de surmonter cette crise. Mais, en même temps, je prenais conscience qu'en lisant *L'Éthique* du matin au soir je finissais par aller à l'encontre de cette "*persévérance dans l'être*" et que je me détruisais à petit feu. Alors, je me suis remis à l'écriture...

### **Comment travaillez-vous ? Comment le roman vient-il à maturation ?**

En lisant. Je ne mets pas très longtemps à imaginer l'intrigue, les personnages. Mais le style est le fruit d'une lente maturation au fil de détours par des lectures. C'est par ce travail que commence à se forger le style du roman auquel je pense. Je lis surtout des poètes étrangers. Parfois, pour m'en pénétrer, il m'arrive de recopier des textes. Pour *Adieu mon livre*, ce fut Eliot. Cet auteur a accompagné ma vie depuis l'université, mais il a fallu attendre soixante ans pour que je puisse y trouver une émulation.

### **Un autre auteur joua un rôle déterminant dans votre cheminement, le Français Pierre Gascar.**

Oui. J'étais à l'université quand je l'ai lu dans la traduction de mon maître Kazuo Watanabe. Ce n'est que plus tard que j'ai compris combien j'avais été influencé par son recueil de contes, *Les Bêtes* (3) et l'expression "*l'immense communion*" qu'il emploie. Les mots qui nous ont frappés lorsque nous étions jeunes restent gravés à jamais dans la mémoire. Aujourd'hui, je mesure le croisement qu'il y a chez moi entre la pensée d'Eliot et celle de Pierre Gascar. La communion, c'est-à-dire l'acte de partager, est sans doute l'acte le plus noble chez l'homme. J'essaye d'y réfléchir dans la dernière partie de *Adieu mon livre*.

### **Vous évoquez le vieillissement. Que signifie pour vous le fait de vieillir ?**

Sans doute, au soir de sa vie, la "*persévérance dans son être*" dont parle Spinoza s'affaiblit-elle. Du moins c'est ce que je ressens. Si l'on prend l'exemple de Yukio Mishima, qui est un peu mon antithèse par les idées qu'il défendait (dogme de l'empereur symbole de pérennité culturelle) et qui a mis fin à sa vie (il s'est suicidé en 1970 à l'âge de 45 ans), je pense qu'il y avait une double raison à son acte. Tout d'abord, les limites d'un style qui n'a jamais évolué au fur et à mesure des étapes de sa vie. Même s'il avait vécu, il n'aurait jamais été un Junichiro Tanizaki qui, lui, avait su faire évoluer son écriture au fil de l'écoulement du temps. Ensuite, Mishima était hanté par la fin de Thomas Mann, blessé, meurtri. Un sort qui lui semblait insupportable. Pour moi, vieillir, c'est accepter l'attente de la mort comme le point extrême d'un processus continu. Cette acceptation ne signifie pas passivité. Comme Eliot dans un de ses poèmes, je pense qu'il ne faut pas attendre du vieil homme la sagesse, mais au contraire la "folie" au regard du sens commun, une sorte d'irrévérence pour l'ordre établi. La définition de l'œuvre ultime (*Later work*) chez Edward Said m'attire beaucoup. Un intellectuel ou un artiste reconnu se doit de se révolter jusqu'au bout contre la société. Ibsen ou Beethoven inclinent vers la catastrophe. Pour ma part, je prendrai plutôt l'exemple des derniers écrits de Louis-Ferdinand Céline, notamment cette admirable caricature qu'est *D'un château l'autre*.

### **Dans *Adieu mon livre*, le héros est un vieil écrivain hospitalisé nommé Kogito (du cogito cartésien), auquel rend visite un architecte qui rêve d'une machine infernale à opposer à la violence de l'État. Kogito porte un prénom, Choko, qui signifie "long fleuve", alors que votre nom de famille, Ôé, signifie "grand fleuve". Qui est Kogito ?**

Un écrivain qui a survécu à une catastrophe et n'arrive plus à écrire. Il est à la recherche de l'attitude à adopter devant la mort. Comme moi, c'est un homme qui ne s'est jamais senti serein, tranquille dans son cœur. Il est âgé mais, au fond de lui-même, il reste un adolescent, c'est-à-dire un être "immature", qui sera "en devenir" jusqu'à la fin.

### **Vous avez décrit autrefois l'intellectuel comme le canari que l'on place dans une mine de charbon pour détecter un risque de coup de grisou, et dont le cri annonce la mort. Quelle peut être sa place dans le Japon contemporain, où s'accroît un consensus mou caractérisé par l'absence de questionnement ?**

Pour moi, un intellectuel est celui qui peut et doit parler "en amateur", en dehors de son champ de spécialité, pour rappeler qu'il y a d'autres manières de voir, de concevoir le réel que celles véhiculées par le discours dominant. Je continue à écrire des points de vue critiques chaque mois dans les journaux, à faire des conférences. Je reste "dérangeant". Certains me dénigrent ou me considèrent avec condescendance. Mais force est de constater qu'au Japon il y a de moins en moins d'intellectuels contestataires. La conscience démocratique de ce pays n'a fait émerger aucune personnalité capable d'exprimer avec vigueur le sentiment de colère et de trahison de nos idéaux que constitue la guerre en Irak. Je suis sans doute ce canari dans la mine, déjà en train de mourir, mais j'ai bien l'intention de continuer à "chanter" jusqu'au dernier souffle afin de m'efforcer, simplement, de vivre avec dignité.

### **Vous aviez intitulé votre discours pour la réception du prix Nobel, en 1994, *Moi d'un Japon ambigu* (Gallimard, 2001). Le Japon est-il encore ambigu alors qu'il est plus que jamais proaméricain ?**

Pour la première et unique fois, l'ancien premier ministre Yasuhiro Nakasone, considéré comme un "faucon", cita mon discours à Stockholm : si le Japon est ambigu, c'est qu'il faut le réformer, à commencer par sa Constitution pacifique. C'est évidemment le contraire de ce que je disais, puisque je pense qu'il faut préserver à tout prix cette Constitution. Nous sommes plusieurs à animer une Association de défense de l'article 9 de la Loi fondamentale (renoncement à la guerre). Mais, aujourd'hui, le Japon est plus suiviste, plus obéissant que jamais envers Washington. Si nous continuons sur cette voie, demain, les troupes japonaises pourront combattre partout à travers le monde sous commandement américain. Le Japon n'est pas une puissance indépendante et, alors que sa Constitution lui permettrait de prendre des initiatives démarquées de l'usage de la force, il se dirige dans la direction opposée. J'ai bien peu d'espoir que les choses changent. Je suis pessimiste sur l'avenir d'un monde dominé désormais par les

"guerres de vengeance" des États-Unis présentées comme des "guerres justes". Mais lorsque l'homme est coincé, traqué, apparaît parfois une issue... Écrire un roman, c'est miser sur cet espoir, faire crédit à la vie.

### **Vous venez de créer un prix littéraire dont vous êtes le seul membre du jury...**

La littérature japonaise manque de critique solide. Je veux faire connaître ce que j'estime être des "*paroles authentiques*" d'auteurs dont les œuvres ne sont pas forcément des succès de librairie. Je voudrais ainsi aider de jeunes écrivains à prendre conscience que la littérature est un vrai travail... Une idée saugrenue de vieillard, n'est-ce pas... ?

(1) Ces œuvres ne sont pas encore traduites en français.

(2) Né en 1933, Juzo Itami est l'auteur de plusieurs films à l'ironie grinçante sur la société contemporaine tels que *Funérailles*, *L'Inspecteur des contributions*, *La Vie tranquille* et *La Femme du supermarché*.

(3) Inédit en français.

Kenzaburô Ôé donne jeudi 24 novembre, à la Maison de la culture du Japon à Paris, une conférence intitulée "Ayant vécu soixante ans depuis le nouveau départ...".

### **Biographie**

Prix Nobel de littérature 1994, Kenzaburô Ôé reste, à 70 ans, une conscience discrète de son époque. Homme à la fois paisible et tourmenté, il sait utiliser à bon escient sa renommée pour rappeler ce que l'on est en droit d'attendre d'un intellectuel : indignation et irrévérence à l'égard des "vérités" du jour. Né dans l'île du Shikoku, il reste une figure solitaire en dépit d'une œuvre considérable, traduite dans le monde entier. Avec un style inquiet, imagé, difficile parfois, il entraîne dans les méandres des consciences. Son œuvre est marquée par la naissance de son fils handicapé. Dès ses premières nouvelles, à la fin des années 1950, dont trois viennent d'être publiées sous le titre *Le Faste des morts* (1), Ôé s'engage sur cette double voie dont il ne se départira jamais : la description des frémissements de l'âme et l'engagement politique au nom des valeurs sur lesquelles s'est construit le Japon de l'après-guerre. *Une affaire personnelle*, *Le Jeu du siècle* ou *Lettres aux années de nostalgie* (tous chez Gallimard) ponctuent l'œuvre de cet écrivain toujours en éveil.

(1) *Nouvelles choisies et traduites du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty*, Gallimard, "Du monde entier", 178 pages, 15 euros.

### **Kenzaburô Ôé : « Je suis né du côté des handicapés », *Le Figaro Magazine*, 8 décembre 2005**

Propos recueillis par Manuel Carcassonne

Né en 1935 au Japon, Kenzaburô Ôé a reçu le prix Nobel en 1994. Dans son œuvre, il écrit son inquiétude face à une civilisation matérialiste et agressive. Le traumatisme d'Hiroshima et la naissance d'un fils handicapé mental ont profondément bouleversé sa conception de la littérature.

### **LE FIGARO LITTÉRAIRE. – En tant qu'intellectuel, quelle cause vous mobilise aujourd'hui ?**

**Kenzaburô ÔÉ.** – Quand le Japon a basculé vers une société démocratique, à la fin de la guerre, j'avais 10 ans. Une nouvelle Constitution a été alors promulguée : soixante ans d'une vie de romancier sont maintenant derrière moi. Il y a donc soixante ans, le Japon de l'après-guerre avait signé une clause de non-belligérance et un refus de réarmement. C'était l'article 9, fondamental, de notre Constitution. Aujourd'hui, le Japon a une armée importante, même s'il ne participe pas à des opérations militaires sur le terrain. Il y a un mouvement très fort en ce moment pour réformer l'article 9. Le gouvernement Koizumi, par exemple, voudrait abolir cet article. Avec d'autres intellectuels japonais, au nombre symbolique de 9, nous luttons contre ce qui nous semble moralement inadmissible.

### **Dans toute votre œuvre, vous approfondissez le thème du rapport entre le centre et la périphérie. Né dans un village forestier de l'île de Shikoku, parvenu au Nobel en 1994 et à la gloire à l'étranger, vous êtes fidèle au combat de la périphérie contre le centre, symbolisé par le Japon impérial. Pourquoi ?**

La première fois que je me suis servi de cette problématique, c'était à propos de Mishima. Il était du côté de l'impérialisme, de Tokyo, du centre. Le remède au nippo-centrisme, c'était être à la périphérie des choses. Du point de vue de ma vie personnelle, la naissance il y a quarante-deux ans de mon fils Hikari, handicapé mental et musicien, allait être projetée au centre de mon œuvre : là aussi, un père de handicapé ne se situe pas au centre ! Je suis né du côté des handicapés, moi aussi. La littérature asiatique, à laquelle le Japon appartient, ne peut pas non plus renverser ce rapport de forces : elle évolue aussi à la marge. Le monde doit devenir globalement périphérique, les voix littéraires multiples forment déjà la littérature universelle, venant de toutes les marges. Regardez la position de Milan Kundera : il ne considère pas la littérature française comme centrale.

### **En 1987, vous disiez déjà : « Je ressens comme une aliénation la nécessité d'écrire dans la langue de Tokyo. » Voulez-vous dire que la langue s'appauvrit ?**

Dans l'île de Shikoku, ma langue était le dialecte de l'île ; quand je vois ce que j'étudiais à l'époque, j'éprouvais déjà une distance, une étrangeté, par rapport à la langue officielle, celle des livres scolaires. Je refusais d'écrire dans la langue standard, celle de Mishima ou du premier Tanizaki. Je voulais écrire dans un japonais passé au prisme d'une langue étrangère : créer une nouvelle langue. Bien sûr, j'étais plein d'ambition fantasque. Voyez-vous, dans la communauté nipponne d'Hawaii, il y a des écrivains qui combinent le japonais et l'américain, un métissage.

**Quel regard rétrospectif portez-vous sur les trois nouvelles de votre livre *Le Faste des morts*, écrites entre 1957 et 1961 ?**

Il y a une sorte d'exaltation que je ressens en lisant ces textes de jeunesse, fortement influencés par la littérature française et américaine de l'époque. J'écris aujourd'hui plus sobrement, me rapprochant du cercle familial, intime, serein ou tragique. Si j'avais continué comme alors, avec cette fièvre lyrique, quel écrivain serais-je devenu ?

**Dans vos récits, le mort se mue en vivant, et inversement. Cette obsession morbide de vos jeunes années vient-elle d'Hiroshima ?**

En tant qu'enfant né en 1935, avant la guerre, j'ai traversé bien des confusions. Je me sentais un être fragile menacé par des violences extérieures, la mobilisation armée, la mort de mon père qui laissait sept enfants à charge. Après la guerre, les rixes entre les Japonais démobilisés et les Coréens m'ont impressionné. Intellectuellement, la réification existentialiste qu'on trouve chez Sartre m'a influencé. Quand j'y pense aujourd'hui, je me dis que je me suis bien battu ! Mon imaginaire était alors divers et riche. J'allais être plus réaliste après.

**La naissance de votre fils handicapé en 1963 ne vous a-t-elle pas mené à plus de clarté dans le style, plus de vérité ?**

J'écrivais avant sa naissance une littérature en soi, et non pour soi, si je puis reprendre les catégories de l'existentialisme. La naissance d'Hikari m'a poussé à extérioriser mes sentiments, à écrire vers l'autre. J'ai glissé de l'autosuffisance à la transmission des valeurs attachées à la précieuse et fragile existence d'Hikari. La clarté était mon but, ainsi d'ailleurs que la multiplicité des voix narratives. On m'a opposé à Kawabata, par exemple, plus ambigu que moi, ambivalent, complexe.

**Comme d'autres écrivains au sommet de leur art, tel V. S. Naipaul par exemple, vous avez eu la tentation de renoncer au roman. Et pourtant vous y revenez ! Pourquoi ?**

C'est vrai. J'étais égaré dans un chemin obscur, entre le mysticisme et la kabbale juive. Je risquais d'être suspendu au-dessus du vide, pas loin de la folie. J'avais peur, je me sentais menacé par l'hypothèse de la démence, il y a des exemples dans ma famille. Je me suis guéri en lisant Spinoza, un mystique sans religiosité, un tuteur éthique d'une grande clarté, un philosophe qui m'a poussé à persévérer dans mon être : donc à écrire d'autres romans.

**Dans *Une famille en voie de guérison* (Gallimard, 1998), vous utilisez la belle expression de Flannery O'Connor, « l'habitude d'être ». Êtes-vous résigné ?**

Se résigner, non. Je suis lucide, je comprends la situation critique, je m'efforce avec douceur, lentement, avec précautions, de changer les choses autour de moi. A 70 ans, j'ai adopté une « nouvelle habitude d'être ». Ce qui me révolte ? Que la majorité de la population japonaise puisse avoir l'illusion d'être à l'abri du parapluie nucléaire américain. Un pays qui a subi la destruction d'Hiroshima ne peut pas être dans cette dépendance immature.

**Que pensez-vous de la montée en puissance de la Chine ?**

La Chine doit être forte. La disparité des niveaux de vie à l'intérieur de la Chine ne peut qu'aboutir à des catastrophes, donc le pays doit enrichir ses habitants. Notre gouvernement réactionnaire agite l'épouvantail d'une menace militaire chinoise, mais je n'y crois pas. C'est un leurre.

**Quel est votre prochain roman ?**

Il s'intitule *Adieu, mon livre*. Je l'ai emprunté à Nabokov, qui l'utilise avant son départ pour les États-Unis. Comme j'ai l'âge que j'ai, sans doute est-ce mon livre qui dira « Adieu, mon auteur ! ».

**Ôé Kenzaburô, l'écrivain par lui-même : entretiens avec Mariko Ozaki, éd. Philippe Picquier, 2014**

Vie réelle de l'écrivain et fiction

« Il y a quelque temps, j'ai répondu à une longue interview sur deux jours pour l'hebdomadaire français *Télérama*. Certaines questions des journalistes étrangers sont parfois inattendues et elles sont utiles parce qu'elles me donnent l'occasion de réfléchir différemment sur ce que je fais. Au cours de cette interview donc, il m'est venu certaines idées. Par exemple : j'ai commencé à écrire pendant ma jeunesse et ce qui se produisait dans ma vie, je l'écrivais, mais pas sous la forme du « roman-je » : je le transformais à l'intérieur d'une fiction. Or, à un certain moment, sans que je l'aie vraiment voulu, je me suis aperçu qu'inversement, la fiction que j'avais créée venait souvent s'immiscer dans les impressions de ma vie réelle. Au fur et à mesure que, par le biais du roman, j'examinais ma vie quotidienne en lui donnant de l'emphase, en la déformant, l'inversant, je me suis aperçu que la limite entre vie réelle et roman se transformait. Et soudain, un événement plutôt rare, tel que le suicide d'un ami, faisait irruption dans ma vie réelle. J'ai le sentiment que ce genre de choses s'est souvent produit, c'est ce que j'ai dit lors de cette interview.

Ainsi, écrire des romans m'a amené à extérioriser divers aspects de ma vie. Je pense que ce choix littéraire correspond à un mode particulier de relation avec la réalité. Il est possible, par exemple, de choisir plutôt de modérer l'expression de ce qui touche à soi pour se concentrer entièrement sur le travail d'écriture : nombre d'excellents écrivains ont fait ce choix. Cependant, dans mon cas, ce que j'ai fait, c'est plutôt de créer des fictions en donnant au contraire de l'emphase, de l'ampleur, à ma propre vie. Je vous avoue qu'encore aujourd'hui il m'arrive de me réveiller en pleine nuit et, en repensant à mon passé, de ne plus pouvoir faire la différence entre ce que j'ai écrit dans un roman et la réalité... En ce sens, je peux dire que j'ai connu une vie de romancier plutôt extraordinaire ! » (p.259-260)

« Je pense que tout écrivain ne peut que persister à écrire les difficultés qu'il vit. Dans *In Late Style*, il s'agit en particulier des « habitudes de vie » d'un romancier vieillissant qui a creusé à plusieurs reprises aux mêmes endroits pour tenter d'atteindre à une plus grande profondeur. Au printemps, cette année, s'est ouverte au Japon une grande exposition du peintre qui m'a le plus fasciné dans ma vie, Francis Bacon. J'ai participé à une émission de télévision à propos de cette exposition. Il y a une trentaine d'années, à l'occasion d'une précédente exposition, j'étais déjà intervenu dans une émission de télévision. Bacon est un peintre qui a particulièrement utilisé cette méthode de « la répétition décalée » pour représenter la figure humaine. Cette fois-ci j'ai encore mieux compris comment il exprime l'humain par ce décalage. Dans ses tableaux, Bacon représente la colonne vertébrale. Bacon dit qu'elle est le centre de l'homme et, effectivement, au centre de ses toiles il la peint comme une sorte d'axe noir. Dans mon cas, ce qui est toujours présent dans l'écriture c'est mon fils handicapé, et puis le fait que je suis un individu qui a grandi dans une forêt de province. C'est cela ma colonne vertébrale. » (p.314)

## ▪ Radio

### France culture *La Grande Table*, Caroline Boué, 29 mai 2015, Kenzaburô Ôe

- 1ère partie, 28 min : <http://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/kenzaburo-oe>

Toutes mes souffrances personnelles, mon expérience, le fait que je continue à garder espoir, si cela touche des lecteurs français, alors cela me procure une joie intérieure. L'être humain avant de soulager les autres, doit se soigner lui-même et cela lui permettra ensuite de soigner et soulager les autres. Pour ma part, je ne tiens pas en haute estime tout ce qui est roman du "je". Après la naissance de mon fils handicapé, qui a 51 ans aujourd'hui, je me suis fait le porte-parole de mon enfant pour montrer qu'il pouvait s'exprimer également en tant qu'être humain, et c'est cela mes romans.

- 2ème partie, 35 min : <http://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/kenzaburo-oe>

Japon, pays ambigu

### France culture *Hors-champs*, Laure Adler

- 31 août 2015 : <http://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/kenzaburo-oe#>

Kenzaburô Ôé passe son enfance loin des autres villages, au bord de la forêt. Petit garçon, il vit la Seconde Guerre mondiale, une épreuve dont il conserve des souvenirs terribles : « *Pour les soldats, il fallait fournir des vêtements chauds. Un jour, à l'école, on a demandé à tous les enfants d'amener leur chien, qu'ils prenaient, massacraient pour prendre leur nourriture.* » Quand la démocratie revient, il ressent un véritable espoir en l'avenir, aujourd'hui grand défenseur des valeurs démocratiques. Sensible à la nature, Ôé s'est souvent élevé pour dénoncer le danger du nucléaire, notamment après la catastrophe de Fukushima en 2011. Cet amour de la nature, il le porte en lui depuis petit. « *Sur le chemin de l'école, il y avait un petit ruisseau qui menait au milieu de la forêt. Là, il y avait un arbre et j'ai décidé que ce serait mon arbre. Je restais près de lui sans bouger, c'était une vie idéale.* » Il est devenu écrivain sans vraiment le savoir. Jeune homme, il prend des notes sur une quinzaine de petits cahiers. « *Ca a fait une histoire et elle a été éditée dans le journal de mon université.* » Des gens lui demandent alors d'écrire d'autres histoires comme celle-ci. D'autres histoires ? « *Je pensais que ce n'était qu'une rédaction* » mais on lui dit qu'il s'agit bien d'un texte littéraire. « *J'étais devenu écrivain.* » Il ne va alors pas cesser d'écrire, ayant le sentiment qu'il peut enfin poser sur le papier tout ce qu'il voulait dire. Il le fera notamment pour parler de son fils, atteint d'un handicap mental, en essayant d'écrire pour lui donner une voix. « *Puisque mon enfant n'était pas capable de parler, j'ai écrit ce que j'ai l'impression qu'il aurait voulu dire.* » Son fils, qui a trouvé sa voix dans la musique, « *a métamorphosé l'être humain que j'étais* ».

- 25 janvier 2016 : Kenzaburô Ôé (1/2) - Émission uniquement consacrée à son fils handicapé

<http://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/japon-67-kenzaburo-oe-lamour-dun-pere>

En japonais, Hikari veut dire « *la lumière* ». Attentif, Ôé décrypte le comportement de son fils qui, "*depuis quelque temps*", apprécie la musique classique française. Depuis qu'il écoute de la musique, Hikari « *passé son temps à écouter les mêmes morceaux, les mêmes compositeurs. Toute l'année, il se lève à 10h du matin, et jusqu'à 22 heures, il va écouter de la musique* ». Ôé sonde également les goûts musicaux de son fils et leur évolution : « *un jour c'est Ravel (...) et puis, un beau jour, ça change ! Il quitte Ravel pour un autre compositeur. Pour nous, c'est très mystérieux, on ne sait pas comment ça se fait chez lui* ». "*C'est comme ça qu'il vit, mais il a l'air heureux, il ne se plaint jamais.*" Depuis quelques années, son fils ne parle plus beaucoup, « *Avant, il nous parlait plus volontiers. Il nous disait tiens il y a un oiseau dans le jardin ! Mais ces derniers temps, il se mure dans le silence.* ». Au lieu de voir la condition de son fils comme une simple maladie, Ôé Kenzaburô préfère, au contraire, s'inspirer de sa façon de vivre, « *C'est comme ça qu'il vit, mais il a l'air heureux, il ne se plaint jamais. Et, par exemple, moi, quand je vais dans ma bibliothèque, avec mes livres, lui, il a sa collection de disques, donc c'est un peu comme moi avec ma bibliothèque, lui, c'est ses disques* ». "*Ce côté un peu comique c'est aussi quelque chose de très vivant et drôle.*" Hikari a reçu une éducation très soutenue. Plongé dans un univers musical très riche, il apprend également les langues au fil des visites d'étrangers : « *Lorsque nous avions la visite d'un Russe par exemple, (...) il écoutait ce que disait l'invité, une phrase par exemple, avec quelques termes, (...) et il apprenait ça par cœur. Quand la même personne revenait un an plus tard, il se souvenait de ces quelques bribes de russe qu'il avait retenues et il était capable de les restituer très exactement.* » « *Au bout de quelques années, si la même personne revenait, il les répétait. Évidemment, ça semble un petit peu comique de redire la même chose à la même personne à plusieurs années de distance, mais ce côté un peu comique c'est aussi quelque chose de très vivant et drôle.* » Ôé semble parfois inquiet que son fils ait décidé de ne plus parler. Mais il se refuse à parler d'une éventuelle régression intellectuelle, « *On parle d'un déclin intellectuel plus rapide chez les handicapés que chez les personnes valides. Mais je ne crois pas que ce soit une régression chez lui ; il ne dit que quelques mots mais, ces quelques mots, il les choisit toujours avec soin et c'est toujours les plus beaux termes qu'il retient* ». « *Par exemple on se lève le matin, on le croise pour la première fois et on lui propose une tasse de thé et, tout à coup, il se met à parler parce qu'il est content qu'on lui offre du thé. Il regarde dehors et il dit 'ah c'est beau'. Ca me surprend à chaque fois, parce qu'il me fait découvrir, comme ça, des choses. En japonais on a des termes un peu banals : on dit 'ah il fait beau aujourd'hui'. Mais avec lui, il suffit qu'on échange des phrases banales pour qu'on se comprenne.* »...

- 26 janvier : Kenzaburô Ôé (2/2) : émission consacrée à ses points de vue politique, au suicide, à Kundera (*Le Rideau* et *Une rencontre*), il n'écrit plus mais lit, « je suis mon propre bibliothécaire »

<http://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/japon-77-kenzaburo-oe-un-provocateur>

Concernant la situation actuelle du Japon, Ôé déplore la présence américaine sur le territoire japonais : « *cela fait 70 ans que cela dure, voilà 70 ans qu'Okinawa est une base de l'armée américaine* ». « *Le problème fondamental c'est qu'il se peut qu'il y ait une guerre atomique à Okinawa ou qu'elle serve de base pour contrer une attaque atomique qui aurait eu lieu ailleurs.* ». Depuis les catastrophes sismiques et nucléaires de Fukushima, le spectre de la catastrophe n'est jamais très loin au Japon. « *On ne sait pas quand cela peut se produire* » dit-il.

« *Les Japonais pensent que nous sommes même plus en sécurité avec ces bases américaines. Avec elles, les Japonais ont le sentiment que leur économie est protégée.* ». Pourtant, une autre voie est possible selon lui : « *l'économie japonaise pourrait en fait fonctionner tout à fait différemment. On pourrait demander aux bases américaines de se retirer totalement du Japon. (...) On pourrait (...) mettre fin à ces relations militaires. C'est en fait une question de volonté. Est-ce qu'on veut le faire ou pas ?* » s'interroge-t-il. « *J'aimerais donc qu'un parti politique soit créé, qu'il remporte des élections* ». Il modère cependant son optimisme politique d'une touche de réalisme et souffle que « *si ce parti remporte des élections, peut-être qu'il ne sera au pouvoir que pour un temps. Parce que, même si un parti comme cela arrivait au pouvoir il y aurait certainement beaucoup de pression au niveau international mais aussi au niveau national. (...) Je crois que pour les Japonais, ça serait quelque chose de très pédagogique et je pense que c'est la meilleure façon d'éduquer les Japonais.* »...

**France Culture [Les mardis littéraires](http://www.babelio.com/auteur/Kenzaburo-Oe/16248/videos) :** <http://www.babelio.com/auteur/Kenzaburo-Oe/16248/videos>

- 17 janv. 2006 : Kenzaburô Ôé à propos du recueil *Le faste des morts*, 19 min : <http://www.ina.fr/audio/P12066453>

Kenzaburô Ôé évoque son rapport à la France et ses souvenirs de jeunesse de Paris durant les années 60 ; son recueil d'œuvres de jeunesse *Le faste des morts* ; son opinion sur Yukio Mishima ; le roman *Seventeen* (1963) consacré à un jeune militant d'extrême droite ; son humour, l'humour paysan ; sa proximité littéraire avec François Rabelais ; la poésie, et en particulier celle de T.S. Eliot ; sa réflexion sur la mort.

- 28 mars 2006 : Kenzaburô Ôé à propos de ses influences et de son œuvre, 11 min :

<https://www.ina.fr/audio/P12066452>

Kenzaburô Ôé explique son rapport à la littérature française et avec la littérature japonaise, et comment il construit son œuvre. Il évoque son esthétique, et l'humanisme qui habite son travail. Il s'explique sur l'expression « Moi, un beau Japon », qu'il a parodiée.

- 28 mars 2006 : Kenzaburô Ôé à propos de son rapport à la France, et la question de la traduction 17 min :

<http://www.ina.fr/audio/P12066459>

Kenzaburô Ôé, qui n'était plus venu en France depuis 1995, date de la reprise des essais nucléaires français, évoque son rapport à la France et à la littérature française, dont il admire l'humanisme. Il définit la portée symbolique de la France comme terre de l'humanisme. Puis il s'exprime sur la question de la traduction des œuvres littéraires, et sa portée esthétique.

## ▪ Télévision

- Journal télévisé de l'A2 annonçant le prix Nobel, 1mn 04 : <http://www.ina.fr/video/CAB94097913>

- Film sur Hikari Ôé, handicapé, compositeur, et son père, Kenzaburô Ôé, en famille, 7 min :

[http://www.dailymotion.com/video/x7y3y9\\_hikari-oe\\_lifestyle](http://www.dailymotion.com/video/x7y3y9_hikari-oe_lifestyle) (non daté)

Pour écouter des musiques composées par le fils de Kenzaburô Ôé : <https://www.youtube.com/watch?v=-97QfCRYTEI> ou <https://www.youtube.com/watch?v=l4e3pl8k6zY>

## ▪ Film

« Gibier d'élevage » a été adapté :

- en 1961 par Nagisa Oshimaen sous le titre *Le Piège (Une bête à nourrir)* :

<http://www.wildgrounds.com/2008/07/26/une-bete-a-nourrir-1961-nagisa-oshima/>

- en 2011 par Rithy Panh (franco-cambodgien) sous le titre *Gibier d'élevage*, qui transpose l'histoire dans son pays d'origine le Cambodge à une période charnière : le régime Khmer rouge. Du coup, même si la trame reste inchangée (un soldat noir américain est détenu prisonnier dans un village), le film montre surtout la vie sous le régime Khmer rouge, de l'endoctrinement et des violences subis par les populations :

[http://www.allocine.fr/film/fichefilm\\_gen\\_cfilm=197861.html](http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=197861.html)

## ▪ Essais

- Ôé Kenzaburô : *Légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais* suivi de : *Deux entretiens avec Ôé Kenzaburô*, Philippe Forest, éditions Cécile Defaut, Nantes, 2012.

- *Oe Kenzaburô, l'écrivain par lui-même : entretiens avec Mariko OZAKI*, éditions Philippe Picquier, 2014. Voir deux extraits : « [Comment je suis devenu l'écrivain que je suis](#) » et 112 questions

- Thèse : « Ceci est mon corps » : l'économie de la violence chez Kenzaburô Ôé, Antonin Bechler, Université de Strasbourg, 2011: [http://scd-theses.u-strasbg.fr/2363/01/BECHLER\\_Antonin\\_2011.pdf](http://scd-theses.u-strasbg.fr/2363/01/BECHLER_Antonin_2011.pdf)